

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXV. Miss Byron à Miss Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2145

Permettez moi d'ajouter, ma bonne *Mifs Byron*, que la Marquise répondit à cette Lettre par les expressions de la plus vive reconnoissance pour Madame Beaumont, accompagnant sa réponse d'une Lettre pour sa fille, pleine de tendresse & de consolations, où elle l'invitoit à revenir d'abord à Bologne avec son aimable amie, lui promettant au nom de son Père & de ses frères la plus tendre reception, & l'assurant qu'on feroit tout ce qui seroit possible pour la rendre heureuse suivant son goût.



L E T T R E X X V .

Mifs BYRON à Mifs SELBY.

Mercredi soir, 29. *Mars.*

Je vous envoie, ma Lucy, le troisième paquet du Docteur. Son contenu vous remplira de compassion pour sir Charles, aussi bien que pour Clémentine; & si vous vous mettez sans préjugé dans la place de la famille, & que vous accordiez autant à leur zèle pour la Religion dont ils étoient convaincus, qu'à sir Charles pour sa fermeté dans la sienne, vous aurez aussi compassion d'eux. Ils sont tous bons; ils sont tous sages. Il y a beaucoup à dire en leur faveur, quoique beaucoup moins que pour sir Charles, qui n'insistoit pas sur un changement de Religion dans la Dame, comme on l'exigeoit de lui.

Qu'il est grand à mes yeux! On peut l'appeler

ler sinon un Martyr, du moins un Confesseur pour sa Religion & pour sa Patrie... Quelles n'ont pas été ses angoisses!... Une ame aussi délicate que la sienne, & souhaitant pour l'amour du sexe, de la jeune Dame & de la famille, qu'il eût été rejeté par eux plutôt que d'être obligé de se refuser à la faveur qu'ils vouloient lui faire!

Vous admirez cette jeune Dame, dans sa conduite douce & modeste, à la première visite qu'il lui fit en présence de sa Mère; mais encore plus dans la noble fermeté qu'elle tâcha de reprendre dans la conversation qu'elle eut avec lui dans le jardin.

Mais qu'il paroitra grand à vos yeux, à ceux de ma Grand-Mère, & de ma Tante Selby, dans cette belle apostrophe!... „ Mais, ô „ ma Religion & ma Patrie! je ne puis, je ne „ puis vous renoncer! Que peut me promet- „ tre, que peut me donner cette courte vie, „ pour me dédommager d'un tel sacrifice!”

Cependant la conduite de Clémentine n'est pas moins grande, persuadée comme elle l'étoit de la vérité de sa Religion, & aimant sir Charles avec une ardeur qu'elle avoit renfermée en elle-même, dans le desespoir de la voir jamais satisfaite.

Mais pour l'admirer comme elle le mérite, il faudroit transcrire tout ce qu'elle dit, & tout le récit que fait sir Charles de sa conduite.

O ma chère! qui auroit pu agir comme Clémentine! Ce n'est pas, je crains,

Votre

HARRIET BYRON.

P 2

Troi-



Troisième Lettre du Docteur BARTLET.

La sixième chose que vous me demandez, Mademoiselle, ce sont,

Les détails de la réception que firent la Marquise, & sa Clémentine à Mr. Grandifon, à son retour de Vienne à Bologne, sur l'invitation du Seigneur Jeronymo.

Monsieur Grandifon fut reçu à son arrivée avec de grandes démonstrations d'estime & d'amitié par le Marquis lui-même & par l'Evêque.

Jeronymo, qui gardoit encore la chambre, dès qu'il fut seul avec lui, l'embrassa. Enfin, dit-il, l'affaire que j'avois eu si longtems en vuë, est décidée. O Chevalier! vous serez un heureux mortel. Clémentine sera à vous; vous serez à Clémentine: c'est mon frère, effectivement, que j'embrasse à cette heure... Mais je ne vous retiens pas, allez vers cette heureuse fille; elle est avec sa Mère, elles sont toutes deux prêtes à vous recevoir: pardonnez à sa délicatesse; elle ne sera pas en état de vous dire la moitié de ce qu'elle pense.

Camille parut alors, dit Mr. Grandifon, pour me conduire auprès des Dames dans la chambre de la Marquise. Elle me dit tout bas en passant: Bien venu, trois fois le bien venu, ô le meilleur des hommes! Vous aurez à présent la récompense de toute votre bonté!

Je trouvai la Marquise à sa toilette, richement habillée, comme en cérémonie; mais sans domestique, Camille même se retira dès qu'elle m'eût ouvert la porte.

L'aimable Clémentine étoit derrière la chaise
de

de sa Mère: elle étoit élegamment parée, mais sa modestie naturelle, & une charmante rougeur produite par ce qui se passoit dans son cœur à cette occasion, lui donnoient des avantages que les plus riches joyaux n'auroient pu lui donner.

La Marquise se leva. Je lui baifai la main... Soyez le bien venu, Chevalier, dit-elle, le seul homme au monde que je puisse recevoir ainsi, & qui mérite cette réception! Clémentine, ma chère! dit-elle, se trouvant vers elle, & lui prenant la main.

La jeune Dame étoit tremblante; son teint changeoit à tout moment de couleur, tantôt rouge, tantôt pâle. Excusez sa bouche, dit la tendre Mère; son cœur vous souhaite la bien venuë.

Jugez, mon cher Docteur Bartlet, combien je devois être touché de cette gracieuse réception; moi, qui ignorois les conditions qu'on me devoit proposer. „ Epargnez, chère Dame, „ pensois-je, épargnez ma conscience, & prenez pour vous toutes les richesses & toutes „ les grandeurs du monde: je serai assez riche „ avec Clémentine.”

La Marquise la fit asseoir dans sa chaise. Je m'approchai d'elle; mais comment le pouvois-je avec cette ardeur, & cette vive gratitude, qui, sans les doutes ou j'étois, se seroient élancées sur mes lèvres. On attribua cependant mon silence à la modestie de mon amour, & on donna entièrement à cette modestie les louanges qui ne lui étoient dûës qu'en partie.

J'avançai une chaise pour la Marquise, &



sur son ordre, une autre pour moi. La Mère prit une main de sa fille embarrassée. J'osai prendre l'autre. L'aimable fille baissoit la tête en rougissant, & ne me reprocha pas, comme elle l'avoit fait une autrefois en pareille occasion, que j'étois trop libre. Sa Mère me fit des questions indifférentes, sur mon voyage, sur les Cours que j'avois vuës depuis que je les avois quitté : ensuite elle me parla de l'Angleterre, de mon Père, de mes sœurs : ces dernières questions furent faites d'un ton obligeant, comme me parlant de relations qui devoient bientôt être les siennes.

Quel mélange de peine n'éprouvois-je pas au milieu de la faveur qu'on me montrait, & à cause de cette faveur même ! Car je ne doutois point qu'on ne proposât, & qu'on n'exigeât un changement de Religion ; & je n'hésitois pas le moins du monde sur la mienne.

Après une courte conversation, l'aimable fille se leva, fit une révérence profonde à sa Mère, me salua avec dignité, & sortit.

Ah Chevalier ! dit la Marquise, aussitôt qu'elle fut sortie, je ne pensois guères, quand vous nous quittâtes, que je vous reverrois sitôt, & pour pareil sujet. Mais vous savez recevoir votre fortune avec reconnoissance. Votre modestie nous rassure dans notre précipitation, & excuse les avances que nous vous faisons.

Je me baissai ; que pouvois-je dire ?

Je laissai à l'Evêque, comme l'a souhaité le Marquis, le soin de vous entretenir sur ce sujet. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir un trésor dans Clémentine, & avec Clémentine. Nous
se-

ferons les mêmes choses pour elle, que si elle eût épousé celui que nous souhaitions quand nous croyions son cœur libre. Vous pouvez croire que nous aimons notre fille;... autrement...

J'applaudis à leur bonté, & à leur indulgence.

Je ne puis douter, Mr. Grandison, que vous n'aimiez Clémentine par dessus toutes les femmes.

(Je n'ai jamais vu, Docteur Bartlet, une femme que j'eusse pu aimer autant qu'elle, si je n'avois pas retenu mon cœur dès les commencemens, à cause des hautes idées que je voyois qu'ils avoient de leur qualité, & de leur rang; par la considération de la différence de Religion, de la confiance que la famille avoit en moi, & par la résolution que j'avois formée, comme une précaution contre moi-même, quand je commençai mes voyages, de ne penser jamais à épouser une étrangère.)

J'assurai la Marquise que mon cœur étoit absolument libre; que n'ayant jamais osé entretenir quelque esperance de la bonne fortune qui sembloit m'attendre, je ne pouvois encore me flatter qu'un si grand bonheur me fût réservé.

Elle répondit que je méritois tout cela; que je connoissois le cas qu'ils faisoient de moi; que les sentimens de Clémentine étoient fondés sur la vertu; que mon caractère faisoit mon bonheur; que cependant la crainte de ce que le monde en diroit, n'avoit pas été une légère difficulté; mais qu'elle étoit autant que levée, & qu'elle ne doutoit pas que par générosité & par reconnoissance, je ne me pliasse à tout ce qui dépendroit de moi.

(Ici, pensai-je, est renfermé ce que l'on attend de moi; en ce cas plutôt au ciel que je n'eusse jamais vu l'Italie!)

Le Marquis nous joignit dans ce moment. Un air de mélancolie étoit répandu sur son visage: cette chère enfant, dit-il, m'a communiqué une partie de sa maladie. Des Pères, Chevalier, qui ont des enfans même de la plus grande esperance, ne sont pas toujours heureux. Cette enfant... Mais n'en parlons plus: mais c'est une bonne fille. Dans l'économie générale de la providence, personne n'est malheureux sans que quelque autre en soit plus heureux. Notre fils l'Evêque vous entretiendra sur les conditions.

J'ai dit un mot au Chevalier, Monsieur, dit la Marquise, du bonheur qui l'attend.

Comment est la pauvre fille?... Affez honteuse, je suppose.

En effet, Monsieur, elle ne peut lever les yeux, répondit la Marquise.

La pauvre enfant! je le croyois bien.

Pourquoi, pensois-je, m'a-t-on laissé voir cette Mère, & cette fille, avant que de me proposer les conditions!

Mais quels tendres parens, Dr. Bartlet? Quelle excellente fille! Cependant n'être pas heureux! Mais combien plus malheureuses trouvois-je les circonstances où j'étois moi-même!... Moi qui aurois mieux aimé être rejeté avec dédain par vingt femmes tour à tour, que d'être obligé de me refuser à l'honneur que vouloit me faire une famille pour laquelle j'étois rempli de vénération!

Voi-

Voilà, Mademoiselle, la réponse à votre sixième question, mais je crois que vous serez bien aise d'apprendre de nouveaux détails.

Le Marquis, continue Mr. Grandison, me conduisit dans la Chambre du Seigneur Jeronymo. Vous devez votre bonne fortune, Cavalier, me dit-il en entrant, à Jeronymo qui vous doit la vie. Je benis Dieu de ce que nous ignorons dans notre famille ce que c'est que l'ingratitude.

Je témoignai ma reconnaissance au Père & au fils.

Le Marquis parla alors d'affaires publiques, & nous laissa bientôt après.

J'examinai si je ne ferois pas mieux de témoigner, à ce sincère ami, mes craintes par rapport aux articles de la Religion & de la résérence. Il m'avoit félicité avec un air de plaisanterie, sur la manière philosophique avec laquelle je soutenois ma bonne fortune; mais Camille entra dans ce moment, & me dit à l'oreille, de son chef, disoit-elle, que sa jeune Dame venoit de descendre dans le jardin.

J'ose bien dire que c'étoit de son chef; car Camille a le meilleur cœur du monde, & cherche toujours à faire plaisir quand elle croit que par là elle n'offensera personne.

Suivez la donc, dit Jeronymo, qui avoit entendu ce qu'avoit dit Camille; peut-être que Clémentine vous attend.

Camille m'accompagna à l'entrée du jardin. Un mot, Monsieur, s'il vous plaît. Je crains que ma jeune Dame ne retombe dans ses rêveries. Elle dit qu'elle est honteuse de la pauvre figure qu'elle a faite devant sa Mère. Elle est sûre-



qu'elle est rabaissée à vos yeux. Un homme qu'on fait venir, Camille, dit-elle, par complaisance pour ma foiblesse! Pourquoi mon Père trop indulgent ne m'a-t-il pas ordonné de vaincre ma folle passion, ou de mourir? O pourquoi ai-je avoué mon attachement! Méchante Madame Beaumont! Sans vous mon secret seroit resté renfermé dans mon cœur, jusqu'à ce que la honte & l'indignation l'eussent déchiré! Elle est résolue, dit-elle, de reprendre un courage digne de sa naissance & de sa qualité; & je crains l'élévation de ses sentimens. Sa grande crainte est qu'après toute la condescendance de ses parens, il ne survienne des obstacles de votre part. Si cela étoit, elle dit qu'elle ne pourra soutenir ses propres reflexions, ni regarder ses parens en face.

Mon cher Dr. Bartlet, comment, après avoir échapé si heureusement aux pièges dans lesquels des femmes méprisables font tomber si souvent la jeunesse inconsidérée, comment me trouvé-je embarrassé par les funestes accidens, nés de mes liaisons avec les femmes du plus grand mérite! Y eut-il jamais une plus excellente famille que celle-ci? ... Tous les membres qui la composent sont excellens; & leur mérite & leur piété même n'est-elle pas la cause des difficultés où nous nous trouvons?

Mais ô ma Religion & ma Patrie! je ne puis, je ne puis vous renoncer! Que peut me promettre, que peut me donner cette courte vie pour me dédommager d'un tel sacrifice?

Je ne dis rien à Camille, comme vous pouvez croire, de ce que je pouvois, ou ne pouvois

vois

vois pas faire; cependant elle vit ma peine; elle me le temoigna. Fortement persuadée de l'excellence de sa Religion, elle s'étonnoit qu'un homme qui pensoit & qui avoit lu, pût être d'une Religion différente. Son cœur, dit-elle, & le cœur de sa jeune maîtresse avoient des sentimens de quelque malheureuse issue pour nos amours. Le Ciel nous en préserve! dit l'honnête femme. Mais que ne pouvons-nous pas appréhender des jugemens du ciel, quand une jeune Dame... Pardonnez moi, Monsieur... préfère un homme qu'elle pense ne devoir pas préférer, & quand un homme ne veut pas être convaincu des erreurs que l'Eglise condamne?

Elle me pria encore de la pardonner. Je louai ses bonnes intentions, & sa franchise, & la quittai pour entrer dans le jardin.

Je trouvai la jeune Dame dans le bosquet d'Orangers. Vous connoissez ce jardin, Docteur.

Elle se tourna, entendant venir quelqu'un, & voyant que c'étoit moi, elle s'arrêta.

Clémentine, armée du sentiment de son propre mérite, comme si elle eût repris l'esprit qui l'anima la veille de mon départ de Bologne, elle daigna avancer deux ou trois pas vers moi.

Charmante personne, pensai-je, soutenez la vraie dignité qui brille dans ce noble aspect!... Qui fait quelle sera notre destinée.

Je la saluai; la vénération, l'estime, l'attendrissement, en pensant à ce qui pouvoit arriver, tout cela se joignoit pour mettre un profond respect dans la manière dont je l'abordai.

J'allois parler, elle me prévint, d'un air plein de grandeur.



Soyez le bien-venu, Monsieur, dit-elle. Ma Mère m'ordonnoit tantôt de vous souhaiter la bienvenue. Je ne pouvois parler alors; & elle a eu *pour vous* la bonté de répondre pour mon cœur. J'ai retrouvé la parole à présent: mais dites moi... vois-je le même généreux, le même noble Grandison que j'ai vu jusqu'ici?... ou vois-je un homme porté à mépriser la créature que ses parens indulgens veulent obliger, même par le sacrifice de toutes leurs vuës?

Vous voyez, Mademoiselle, le même Grandison, mais le cœur accablé de l'honneur qu'on lui fait, & de la crainte que le bonheur qu'on lui destine ne soit encore troublé. Si cela arrivoit, comment pourrois-je me soutenir moi-même?

(Que ma situation étoit difficile, mon cher Dr. Bartlet!... craignant également de presser avec ardeur, ou d'être soupçonné capable d'indifférence pour sa faveur!)

Que craignez-vous, Monsieur?... Vous avez peut-être dans votre cœur des raisons de craindre. Si vous en avez, instruisez m'en; je ne crains point de les apprendre. Permettez moi de vous dire que je me suis opposée à la démarche qu'on a faite. Je déclarai que j'aurois mieux mourir que d'y consentir. C'étoit pour *vous*, disoit-on, qu'on la faisoit, & vous sauriez recevoir comme vous le deviez l'honneur qu'on vous faisoit. J'ai une ame, Monsieur, qui n'est pas indigne de la grandeur de mes ancêtres. Dites moi ce que vous craignez?... Je ne crains qu'une chose, c'est qu'on ne croie que

que je fais plus dans votre pouvoir que dans le mien.

Généreuse fille ! Et pensez-vous que, tant que mon bonheur n'est pas entièrement décidé, je n'aie pas des sujets de crainte ? ... Vous ferez toujours, Mademoiselle, dans votre propre pouvoir : vous y ferez le plus lorsque vous ferez dans le mien. La reconnaissance me rendra toujours prompt à reconnoître votre bonté pour moi comme une condescendance.

Mais dites moi, Monsieur, n'avez-vous point à la première invitation, méprisé, pendant son absence, cette Clémentine, dont peut-être, à cette heure qu'elle est présente, vous avez la bonté d'avoir *compassion* ?

O, Mademoiselle, que jamais la magnanime Clémentine ne me regarde avec autant de mépris, qu'il faudroit qu'elle en eût pour moi, si elle me faisoit sérieusement une question qui me deshonoreroit, si j'osois m'imaginer qu'il fût nécessaire d'y répondre !

Eh bien, Monsieur, je verrai jusqu'à quel point les avances, faites du côté *qui a tort*, seront justifiées, ou plutôt excusées, par les avances, ou si vous le voulez, par la *condescendance* que nous trouverons de votre côté.

(Quelle vivacité, pensai-je ! ... Mais la généreuse Clémentine connoissant les conditions qu'on doit me proposer, si l'honneur & la conscience ne me permettoient pas de m'y soumettre, pourroit-elle mettre mes sentimens pour elle à une telle épreuve ? ... Je ne veux pas supposer qu'elle soit capable de mêler l'artifice à sa magnanimité.)

Est-ce là, Mademoiselle, un doute généreux? Pardonnez moi; mais quand vos parens ont la bonté de me croire incapable d'être ingrat, j'espère que leur fille chérie ne me mettra pas dans la classe des plus vils des hommes.

Excusez moi, Monsieur, une femme qui a eu tort une fois, a raison de se craindre toujours elle-même. Si vous ne pensez pas mal de moi, je tâcherai d'en penser bien moi-même; & alors, Monsieur, j'en penserai mieux de vous, s'il est possible. Car, après tout, si je ne me défiois pas plus de moi que de vous, je ne serois peut-être pas si capicieuse que je crains de l'être quelquefois.

Le Marquis m'a fait entendre, Mademoiselle, que l'Evêque votre frère doit m'entretenir sur le sujet qui me tient le plus au cœur à présent. Oserai-je m'adresser à leur chère fille là dessus, sans craindre qu'on me croye capable de travailler à la prévenir en ma faveur avant cet entretien?

Je vous répondrai franchement, Monsieur: Il y a des préliminaires à régler, & avant cela, moi, qui sai qu'il y en a, je ne me crois pas libre de vous écouter sur aucun sujet qui pourroit tendre à me prévenir.

Je me sou mets, Mademoiselle; je ne voudrois pas, pour le monde entier, qu'on me crût capable de souhaiter d'être écouté de vous, tant qu'il ne conviendrait pas que vous m'accordassiez cet honneur.

(Je ne savois, Dr. Bartlet, que par la supposition d'un intérêt mutuel entre nous, dont j'avois espéré que Clémentine conviendrait, si
cl

elle pourroit fouhaiter que j'amenasse quelque conversation plus particulière. Quoique la modestie soit aussi sèante à notre sexe qu'à l'autre, il y a des cas cependant où ce seroit manquer de délicatesse que de ne pas prévenir une Dame; mais étant ainsi découragé) Peut-être, Mademoiselle, lui dis-je, le Marquis n'agrèera-t-il pas que je vous rende ici mes devoirs.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous aimerez mieux vous retirer; mais non... oui, cependant, retirez-vous.

Je me retirai en la saluant respectueusement; mais elle entra dans une allée qui menoit à celle par où je me retirois fort doucement, & nous nous rencontrâmes. Je crains, dit-elle, d'avoir été un peu vive: en effet, Monsieur, je ne suis pas contente de moi. Je voudrois... Elle s'arrêta.

Que voudriez-vous, Mademoiselle, faites moi la grace de me le dire... s'il est en mon pouvoir...

Cela n'y est point, dit-elle en m'interrompant. Je voudrois n'avoir pas été à Florence. La Dame avec qui j'étois est une bonne femme, mais elle m'a poussée trop durement. Peut-être, continua-t-elle en soupirant, si je n'avois pas été avec elle, j'aurois été tranquille & heureuse avant ce teins-ci; mais si je ne l'eusse pas été, la mélancholie a ses plaisirs aussi bien que ses peines. Mais à présent je suis si agitée!... Si je haïssois mon plus cruel ennemi, autant que je me hais quelquefois moi-même, je serois une fort méchante créature.

Cela fut dit d'un air si mélancholique que j'en